

ÉCRIRE à REVERS

DÉCONSTRUIRE, RECONSTRUIRE. LA LITTÉRATURE EST POUVOIR, FORCE, ELLE EST ÉNERGIE. L'ŒUVRE DE GENET EN EST UN EXEMPLE MOTEUR, FACE À L'INERTIE DE FORME ET DE TON QUI MANGE DOUCEMENT NOTRE LITTÉRATURE...



**JEAN GENET,
LES REVERS DU GENRE,**
Agnès Vannouvong
Les Presses du Réel.

L'œuvre de Jean Genet est un magma, absorbant les tentatives de classification et recréant par le biais d'une matière incandescente un paysage propre. Sa topographie est insaisissable, elle se balise tant bien que mal mais finit chaque fois par s'évader de nouveau des carcans et des frontières. L'écriture de Genet est fugitive, en ce sens qu'elle échappe à toutes les tentatives d'enfermement. Source de déconstruction normative, de désapprentissage social, Genet n'a eu de cesse d'écrire à revers de la norme. L'essai *Jean Genet, les revers du genre* offre une lecture neuve des obsessions de l'écrivain. Discussion avec Agnès Vannouvong, l'auteur...

RENCONTRE

Pref : Qu'est-ce qui vous a d'abord interpellée dans l'œuvre de Genet ? Et qu'est-ce qui vous a ensuite convaincue de la nécessité d'associer la problématique du genre à cet auteur ?

Agnès Vannouvong : J'ai été interpellée par la force poétique de sa langue, son théâtre radical et son engagement politique. Genet est un auteur subversif qui remet en question les paradigmes imposés par la société. Sa vie entière témoigne d'une échappée normative. Genet était un enfant de l'Assistance publique. D'abord enfermé dans un bain pour enfants, il a passé ensuite une grande partie de sa vie en prison, où il a écrit ses plus grands romans. Il a vécu toute sa vie dans des chambres d'hôtel et n'a jamais eu de maison à lui. Il aimait les hommes. Pour toutes ces raisons, Genet est un écrivain de la marge. Un écrivain sulfureux, maudit, rare. C'est ce qui m'a convaincu

d'écrire sur lui. J'aime ce qui dépasse, ce qui n'est pas droit, ce qui est oblique. Ce qui est, *a priori*, étrange, hybride, non assignable. En lisant l'intégralité de l'œuvre genétienne, la problématique du genre m'a semblée évidente. Elle permet de comprendre des questions fortes qui nous concernent tous : le corps, le sexe, la sexualité, le désir, les identités. J'ai voulu montrer que le genre est une esthétique du vivant qui traverse de façon vivace une œuvre subversive, mais aussi la littérature et l'art en général.

Pref : Est-ce que, selon vous, Genet a contribué à la culture queer ? Sa proposition littéraire et théâtrale a-t-elle eu un impact sur la littérature contemporaine ?

A.V. : Je ne suis pas sûre qu'on puisse affilier Genet à une quelconque catégorisation, car son œuvre résiste à toute tentative de théorisation ou de récupération. Cela a d'ailleurs été l'une des difficultés dans mon travail : osciller entre l'analyse littéraire et la démarche théorique et donc spéculative. On ne peut enfermer cet écrivain dans un discours ou une cause. J'ai toutefois essayé de montrer comment l'outil critique queer permet de repenser Genet. S'il a apporté quelque chose à la culture queer, c'est dans son traitement de l'image sexuée, le jeu sur l'ambiguïté sexuelle, la marge, l'écart. Avec lui, tout est réversible. Les identités mises en scène sont tour à tour ludiques, tragiques ou aléatoires. Sartre emploie d'ailleurs très justement la formule de « tourniquet des identités » dans son colossal *Saint Genet, comédien et martyr*.

La grande richesse de Genet réside aussi dans son traitement littéraire des normes. Penser l'origine du rapport entre le pouvoir et les normes s'inscrit notamment dans la continuité des travaux de Michel Foucault sur les structures de pouvoir et de micropouvoirs qui régissent nos sociétés et nos comportements. Les deux hommes se sont fréquentés et ont échangé lorsque Foucault écrivait *Surveiller et Punir*. Or, Foucault est une référence dans les études queer. Par ailleurs, on peut dire que l'esthétique de Genet a eu un impact dans la création contemporaine. Il existe des filiations imaginaires entre Genet et des auteurs plus contemporains comme Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès, Pierre Guyotat ou Gilles Sebhan. Gilles Leroy a écrit une pièce, *Arge Soleil*, en hommage à *Notre-Dame-des-Fleurs*. Dans l'art contemporain, les créations d'Anselm Kiefer et sa série « Pour Jean Genet » datent de 1969. Le plasticien Ernest Pignon-Ernest lui a consacré une sérigraphie, en 2006. Les images collées sur des murs de Brest représentent des figures interlopes et une figure hissée sur

une croix, entre tension et désir. Quant à Michel Journiac, il découvre très tôt Genet. Son univers en porte la trace, comme l'atteste son texte *L'Espace travesti du corps* : « Te souviens-tu de la mort de Divine ? Quand de l'anus s'écoulèrent les liquides excréments, recouvrant la montre d'or où son sexe reposait ? » Tous ces artistes captent une instabilité fondatrice et convoquent les notions de travestissement, de parodie des rôles sexués et de théâtralité qui invitent à repenser le genre et l'identité dans leur rapport à la multiplicité. Genet a ainsi vraiment marqué la création contemporaine. Pourquoi ? Car il nous parle de nous-mêmes. De nos peurs, de nos angoisses, de nos obsessions. Son œuvre nous embarque, car elle fictionnalise des corps de chair pour en faire des corps imaginaires.

Pref : À cet égard, la classification « Littérature gay » qu'on retrouve dans certaines librairies n'est-elle pas réductrice au regard de la densité de certaines œuvres proposées ? Genet l'aurait-il cautionnée ?

A.V. : Sûrement pas ! La classification « Littérature gay » est totalement contre-productive car elle étouffe les identités. Genet n'a jamais milité pour la cause homosexuelle. Dans *Fragments*, il parle du spectre de la communauté sexuelle, sans aller jusqu'à rêver d'une communauté sexuelle. Il ne pouvait pas rejoindre les homosexuels. S'il avait pris le risque de se fondre en eux, il aurait pris le risque de devenir l'un d'entre eux. En étant avec les Noirs, il restait Blanc. En étant avec les Palestiniens, il restait Français. En somme, il gardait sa différenciation, ce qui lui convenait, car il ne pouvait rejoindre un mouvement où il était inclus. Rejoindre les homosexuels eût été plaider pour lui-même, ce qui contrevenait à ses aspirations, car, en tant qu'écrivain, Genet désirait prêter sa voix et plaider pour les autres.

Pref : Comment avez-vous conçu cet ouvrage ? De quoi (ou de qui) se sont nourries vos recherches ?

A.V. : J'ai écrit cet ouvrage entre la France et les États-Unis, où j'ai séjourné quelques mois pour mener mes recherches sur le genre. Cela consistait à assister à des séminaires, à participer à des conférences à New York, au Center of Lesbian and Gay Studies, et à rencontrer des théoriciennes telles que Judith Butler, Eve Kosofsky Sedgwick ou Judith Halberstam. J'ai eu la chance d'avoir un dialogue très enrichissant avec des universitaires américains comme Robert Harvey ou Ira Livingston, qui m'ont expliqué la façon dont les *gender studies* sont étudiées et enseignées de l'autre côté de l'Atlantique. J'ai aussi écumé les soirées queer de New York à San Francisco, puis je suis rentrée à Paris m'enfermer à la BNF pour écrire. Mon travail est parti de l'image dans sa dimension plastique, et tout particulièrement son caractère polymorphe et sexuel. Ma recherche privilégie une approche philosophique et esthétique. Le travail du philosophe François Noudelmann a été très important dans mon parcours intellectuel. Ses livres respectifs sur l'image, le théâtre, la généalogie et l'incorporation des normes ont nourri des pistes de recherche majeures. La lecture de Michel Foucault et son *Histoire de la sexualité* reste une grande référence. Celle de Roland Barthes le fut tout autant, dans son rapport à l'ambiguïté sexuelle. Enfin, la lecture de Monique Wittig, *La Pensée straight*, a agit comme un révélateur, avec sa critique du système hétéronormatif dominant. Grâce à Wittig, l'hypothèse d'un Genet lesbien m'est apparue, notamment dans son théâtre, qui, à l'inverse des romans, offre une part belle aux femmes.

Pref : Genet pour le profane : quel livre conseillez-vous pour celui qui veut découvrir à son rythme l'univers de Genet ?

A.V. : Sans hésiter, *Notre-Dame-des-Fleurs*, pour la poésie et la beauté de la langue. J'aime le caractère transgressif, à la fois drôle et tragique,

DES CHANTS ATYPIQUES



CHANTS MAGNÉTIQUES,
Claire Fercak et Billy Corgan,
Éditions Léo Scheer, coll. « Laureli ».

En 2009, les lecteurs découvraient dans le n° 39 de la revue *Décapage* un texte de Claire Fercak, « *Lorsque blanc sera le charbon*. » Il s'agissait d'une courte réécriture de la pièce de Jean Genet, *Les Bonnes*. Dans cette version, Genet devenait un des personnages de la pièce, et l'auteur instaurait un dialogue entre les bonnes et lui dans lequel Genet se faisait malmené par ces femmes diaboliques qu'il avait lui-même créées. Claire Fercak était apparue dans le paysage littéraire avec *Rideau de verre* (Éditions Verticales) en 2007. C'était la naissance d'une voix à la puissance poétique rare, toute en flux d'émotions et de mélancolie. La retrouver un an plus tard investie dans la *Tarantula Box Set* était d'une cohérence sans faille : l'ouvrage marquait la rencontre onirique de l'auteur avec la musique des Smashing Pumpkins, groupe phare des 90's. Des univers liés par une sensibilité écorchée, où le verbe s'épluche jusqu'à trouver sa forme ténue, fragile. C'est la force tant de Billy Corgan (leader des Smashing Pumpkins) que de Claire Fercak : pousser l'expression jusqu'à l'absence de sécurité. Dans leurs œuvres respectives, les voix se cassent autant que les mots, sans jamais perdre en solidité. C'est rare, c'est précieux, le vertige sans les fracas. Alors les deux artistes collaborent à nouveau : C'est la naissance d'un texte à quatre mains, *Chants magnétiques*, dont le nom recrache avec précision l'énergie. Cet ouvrage atypique nous conte l'histoire en chassé-croisé de la sorcière Médée et de la nymphe Écho. Entre litanie poétique et chœurs lyriques, l'imagerie ultra-inventive de Claire Fercak se conjugue à la cruauté romantique de Billy Corgan. L'intensité hypnotique des *Chants magnétiques* leur confère la puissance des tragédies grecques, non sans les nourrir d'une énergie contemporaine tout à fait générationnelle, faite de déconstruction et de destruction.

des travestis et des maquereaux qui évoluent dans le Paris des années trente. Divine, Notre-Dame, Mignon, oscillent de façon indécidable entre le masculin et le féminin. Pour les lecteurs de *Pref Mag*, je cite un passage où Genet joue de la confusion des genres :

« Elle retombait très lasse. Bientôt s'émoissa le plaisir. Divine alors endossa le corps d'un mâle ; soudain forte et musclée, elle se voyait dure comme fer, les mains dans les poches, sifflotant. Elle se voyait faisant l'acte sur elle-même. Elle sentait enfin ses muscles, comme lors de son essai viril, lui pousser et se durcir aux cuisses, aux omoplates, aux bras, et cela lui faisait mal. »

Sorte de créature androgyne, à mi-chemin entre l'homme et la femme, Divine endosse les deux sexes et, dans un geste narcissique, elle-même devient un Tout sexué. Cette métamorphose exhibe l'architecture d'un corps en construction. Divine prend la posture d'une comédienne ou d'un comédien. Elle-même s'invente des formes et des rôles explorés dans la liberté et la fluidité des identités sexuelles qui circulent librement dans ce roman. Divine est une drag queen baroque qu'on ne peut enfermer dans une catégorie. Grâce à elle, Genet nous donne ou nous redonne ce que Roland Barthes nomme le « plaisir du texte », au cas où on l'aurait perdu. ■